

- « Qui se souvient d'eux ? Feraoun, Mammeri, Pélégri et Dib, Sénac, Kateb » dans le *Magazine littéraire*, n° de mars 2003 consacré à la littérature algérienne.

Qui se souvient... d'eux ?*

Feraoun, Mammeri, Dib et Pélégri, Sénac, Kateb*

[Mouloud FERAOUN : 1913-1962 ; Mouloud MAMMERI : 1917-1989 ; Jean PELEGRI et Mohammed DIB : 1920-2003 ; Jean SENAC : 1926-1973 ; KATEB Yacine : 1929-1989]

« Rien ne coûte plus cher que le dédain des origines »
(A. Camus)

Des noms magiques, des noms totems, des noms drapeaux. Les trois derniers sont revenus avec insistance en cette année 2003, à la faveur de conférences, de spectacles ou de lectures. Mohammed Dib nous quittait le 2 mai et ce 24 septembre, c'est au tour de son ami et frère, Pélégri, de partir. Les deux premiers ont été moins présents mais jamais oubliés. Des « classiques » algériens, reconnus et cités dans les anthologies, histoires littéraires ou autres panoramiques, il ne reste plus aucun survivant.

Que représentent-ils aujourd'hui ? De quels lecteurs allons-nous parler ?

Ces écrivains appartiennent aux générations qui ont connu l'Algérie coloniale et nationale, sauf M. Feraoun, assassiné par l'OAS en mars 1962. Ayant écrit avant et après la rupture, ils restent coincés entre deux littératures nationales, dont celle à laquelle ils appartiennent de plein droit, l'algérienne, ne les reconnaît pas totalement car elle n'assume avec sérénité ni son plurilinguisme ni ses écrivains.

Reconnus, ils le sont – vous les connaissez presque tous... ? – mais ils ne sont intégrés que dans des ensembles littéraires périphériques et ne bénéficient pas des instances de diffusion qui leur permettraient d'atteindre un autre statut. Comment alors peuvent-ils s'inscrire dans notre imaginaire de référence si rien de ce qui permet la diffusion ne vient vers nous pour nous offrir leurs œuvres ? Aussi est-on tenté de répondre à la question : « que représentent-ils aujourd'hui ? » par « Rien ou peu de choses »...

En est-il de même si nous ciblons notre question sur le public algérien ? Sans doute non. Depuis l'indépendance, de façon passionnée les vingt premières années et plus feutrée ces vingt dernières, ces noms d'écrivains ont été au centre des polémiques linguistiques et littéraires. Le reproche lancinant était qu'ils écrivent en français, langue de la domination coloniale. Ce reproche persistant a surtout été formulé par les plus conservateurs des arabisants et ne concernait pas la plus grande partie des lecteurs. Pour ceux-ci, ces auteurs – excepté Jean Sénac et Jean Pélégri -, existaient à travers des extraits dans les manuels scolaires du second degré et à partir de lectures plus approfondies dans les classes terminales et dans les universités. Ils existaient aussi dans des adaptations cinématographiques comme le feuilleton tiré des deux premiers

* - En hommage au titre d'un roman essentiel de Dib, *Qui se souvient de la mer*, Le Seuil, 1962.

* - M. Dib est mort à La Celle Saint Cloud, le 2 mai 2003. J Pélégri à Paris, le 24 septembre 2003.

romans de Mohammed Dib par Mustapha Badie ou l'adaptation de *L'Opium et le bâton* de Mouloud Mammeri. Quel que soit le degré de proximité d'un film par rapport au roman même, il donne aux auteurs une notoriété certaine, surtout dans un pays où l'analphabétisme sévit encore. Ainsi le petit Omar de *La Grande Maison* est devenu une référence de toute enfance algérienne plutôt que le petit Fouroulou du *Fils du pauvre*. Mais à mesure que s'étiolait l'enseignement du français, les extraits littéraires disparaissaient dans les manuels de français. Il n'y eut plus non plus d'adaptation. Restaient quelques émissions de radio à la Chaîne III, en langue française. Jean Sénac y a donné des émissions poétiques très écoutées, « Le poète dans la cité » et « Poésie sur tous les fronts ». Kateb Yacine, lui, était connu, depuis son retour au pays, par son expérience théâtrale et ses actions culturelles iconoclastes et provocatrices dans un pays de plus en plus réduit à la pensée uniformisante. De Jean Pélégri, les Algériens ne connurent presque rien, même pas *Le Maboul*, ce roman si original et révélateur de la rupture historique algérienne. Ils le (re)connurent lorsqu'un éditeur privé (après la fin du monopole d'état dans l'édition), publia, en 1990, *Ma mère l'Algérie*, essai bouleversant où l'écrivain mêlait l'expression d'un attachement profond à une lucidité sans concession. Au nom de Mouloud Mammeri est attaché le printemps berbère de 1980 et les recherches en anthropologie. Mouloud Feraoun est peut-être le moins médiatisé mais ses romans continuent à être lus et l'Université de Tizi-Ouzou lui rendait un bel hommage en mars 1993 pour les trente ans de sa mort.

Noms totems, noms drapeaux, noms magiques. Aujourd'hui, ils restent présents mais rares sont les jeunes qui ont lu les oeuvres. Pourtant en France et en Algérie, elles sont disponibles en diverses collections de poche. Il faut simplement avoir la volonté de conduire les lecteurs, jeunes et moins jeunes, à les lire pour qu'ils ne soient pas seulement des emblèmes de ralliement autour d'une revendication identitaire ou idéologique.